



Le fil des marionnettes

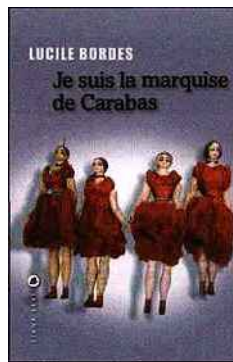
Je suis la marquise de Carabas, Lucile Bordes

Ed. Liana Levi | 256 p., 14,50 €

Par **Clara Dupont-Monod**

Le premier chapitre, « 1995 », est trompeur. Il narre, par le détail, une journée de la vie d'un vieil homme, sa dernière. D'une écriture serrée, précise, Lucile Bordes retrace les petits riens confortables, le ouaté d'un appartement, la tranquille avancée d'un être vers sa fin. Le deuxième chapitre est l'exact opposé. La douce pesanteur du quotidien n'existe plus. Les couleurs explosent. La jeunesse aussi. La vie commence à peine. Nous sommes en 1850. Auguste est un garçon épicier qui vient de découvrir les marionnettes. Les grandes, les belles, mues par des fils invisibles, qui font la fierté des conteurs ambulants et la joie des places de village. Il lâche tout : la boutique, le patron, l'avenir d'épicier. Il monte dans une roulotte.

Je suis la marquise de Carabas s'articule autour de cet axe double. Lucile Bordes organise un va-et-vient entre un présent entaché par la mort d'un grand-père et la résurrection de la lignée. Elle s'immerge dans les profondeurs secrètes d'une famille et prend la couleur du milieu découvert. Pour décrire 1995, son écriture se met au rythme d'un vieillard. Lenteur, précision, douceur. Pour 1850, feux d'artifice et grondements de tambour. Auguste manie les marionnettes derrière le rideau, la foule glousse de plaisir. Les routes



défilent à la cadence des roulettes bariolées. Le second Empire décline, les guerres se profilent, mais les grandes poupées animées n'en ont cure. D'autant qu'Auguste a un fils, Émile, surdoué de la mise en scène. Quand le Grand Théâtre Pitou joue *Michel Strogoff*, en 1900, à Condé-sur-Noireau, les cinq cents places se vendent illico.

La liesse d'antan contraste avec le retour au calme blanc d'une chambre d'hôpital : Lucile Bordes tient la main de son grand-père. Il meurt, et avec lui s'éteint la grande épopée des Pitou. C'est oublier les vertus thaumaturgiques de la plume. En écrivant l'épopée

de ses aïeux, Lucile Bordes la perpétue et la prolonge.

Avec leurs roulettes, passe un siècle de l'histoire de France. Les guerres, les crises, la bêtise des maires qui refoulent les forains : les Pitou résistent à tout. Même l'arrivée du cinéma muet ne les détruit pas. Ils délaissent leurs roulettes pour devenir les meilleurs bruiteurs. Cachés derrière l'écran, tandis que le film défile, ils font le bruit du cheval, de la chute, du coup de feu. Ils calquent la musique de l'orgue sur l'action. C'est un festival d'époque, de gouaille itinérante, d'idées farfelues. Le vrai bourreau sera le cinéma parlant. Cette fois, leur métier est fichu. Il faut se sédentariser. Planter des racines et laisser pousser. Oublier le spectacle, devenir immobile et sage. Jusqu'à cette silhouette toute maigre sous les draps blancs, juste revêtue d'un « tricot de peau », que l'auteur regarde avec tendresse, consciente de son nouveau rôle, gardienne d'une lignée. □